

VICTOR DIXEN

# ANIMALE

LA PROPHÉTIE DE LA REINE DES NEIGES



DU MÊME AUTEUR CHEZ GALLIMARD JEUNESSE :

LE CAS JACK SPARK :

1. ÉTÉ MUTANT
2. AUTOMNE TRAQUÉ
3. HIVER NUCLÉAIRE

ANIMALE :

1. LA MALÉDICTION DE BOUCLE D'OR

VICTOR DIXEN

# ANIMALE

LA PROPHÉTIE DE LA REINE DES NEIGES

GALLIMARD JEUNESSE

© Gallimard Jeunesse, 2015, pour le texte

Illustration : Mélanie Delon

*Pour E.  
Pour Catherine et Pierre, qui dès le premier jour  
m'ont accueilli comme un fils.*



*Ma vie est un conte.*

Hans Christian Andersen,  
*Autobiographie*

*Ma naissance et ma mort, voilà toute mon histoire.  
Entre mon berceau et ma tombe, il y a un grand zéro.*

Dernières paroles attribuées à l'Aiglon,  
fils de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>



Copenhague,  
*le 21 février 1833*

HANS POSA LA POINTE DE SA PLUME en haut d'une nouvelle feuille de papier vierge. C'était la vingtième qu'il avait tirée de son tiroir ce soir-là. Les dix-neuf autres s'amoncelaient sur le sol de la chambre qu'il louait sous les toits depuis qu'il était sorti de l'université de Copenhague, quelques années plus tôt.

*Copenhague...* Fils d'un cordonnier et d'une blanchisseuse d'une ville de province, Hans en avait rêvé bien des nuits, avant d'enfin y traîner ses guêtres. Mais depuis qu'il y était, la ville tant désirée lui semblait trop étroite. Il ne réussissait pas à écrire.

Pourquoi ?

Avait-il perdu son don de voyant ? L'avait-il jamais possédé ? On disait que tous les grands écrivains avaient une muse qui leur murmurait des merveilles à l'oreille – mais Hans avait beau tendre les siennes, il n'entendait rien, rien du tout. Tout ce qu'il produisait lui semblait médiocre, faux, bon à jeter... Il ne parvenait à finir aucun travail entamé, la peur de l'échec le paralysait. Son parquet était couvert de feuilles à demi rédigées. Chaque début d'histoire griffonné, chaque poème biffé, chaque argument de pièce raturé le remplissait de dégoût et d'insatisfaction, le tirait davantage vers le bas, vers un siphon noir et effrayant.

Il poussa un soupir en soulevant la pointe de sa plume au-dessus de ce qui était censé devenir la première page de son premier roman.

Cette fois-ci elle n'avait laissé qu'un point sur le papier blanc et froid comme une banquise, où rien ne peut pousser – pas même une phrase, pas même un mot : juste un point.

Le point final, avant même d'avoir commencé.

Il ne servait à rien de s'acharner.

S'il n'était pas capable d'écrire quelque chose de valable à Copenhague, alors cela signifiait qu'il n'était pas capable d'écrire du tout. Le visage de Meisling, le directeur de l'école de grammaire où il avait fait ses études avec plusieurs années de retard, lui revint à la mémoire. « *On ne s'improvise pas auteur, Andersen, lui avait-il dit. Vous n'avez aucun talent. Vous n'irez jamais à l'université. Vous échouerez, m'entendez-vous ? Tout ce que vous écrirez moisira et sombrera dans l'oubli. Et vous, vous terminerez à l'asile d'aliénés !* » Au cours des années, Hans s'était efforcé de refouler la tête de Meisling au fond de son esprit, de la museler avec toute la rage de son ambition ; il s'était hissé jusque sur les bancs de l'université et s'était acharné à écrire. Mais quoi qu'il fit, la terrible figure finissait toujours par resurgir. Elle le regardait à présent dans les ombres que projetait la chandelle, ses petits yeux cruels jetant des éclairs derrière ses lunettes rondes, et plus rien ne pouvait la faire taire. Meisling avait raison. Depuis le début. La publication à faible tirage des premiers poèmes de Hans n'était due qu'à un malentendu. Il n'était pas digne d'avoir une muse. Il n'était pas auteur. Il n'écrirait jamais son premier roman.

À vingt-huit ans, il était temps de devenir enfin adulte : dès le lendemain, il plierait bagage, il quitterait Copenhague et rentrerait dans sa province pour s'y faire cordonnier, comme son père. Il frissonna, jeta un regard à travers l'unique fenêtre de la chambre. Il ne vit rien – rien que la nuit noire et glacée, qui en

*le 21 février 1833*

cette période de l'année faisait tomber son linceul sur les toits dès que sonnaient cinq heures au clocher. Malgré le feu qui brûlait dans l'âtre, Hans était frigorifié.

Soudain, trois coups secs résonnèrent à la porte de la chambre.

De surprise, Hans renversa son encrier. Il n'avait pas l'habitude de recevoir des visites, pas ici, pas dans cette chambre muette qu'il avait choisie pour son silence et sa tranquillité. Il se leva lentement, le ventre noué par la décision d'abandonner l'écriture pour toujours.

Trois coups résonnèrent à nouveau, plus sonores.

– Monsieur ! fit la voix aiguë de Mme Schrøder, la logeuse. Monsieur, ouvrez, je sais que vous êtes là ! Mon Dieu, j'espère que vous ne vous êtes pas endormi sur vos travaux. La dernière fois, vous avez laissé brûler la chandelle...

Hans eut un sursaut ; il vint à la porte et fit jouer la clé dans la serrure d'un coup sec.

– ... et vous avez failli mettre le feu à la maison.

La logeuse apparut, emmitouflée dans un long châle qui lui remontait jusqu'aux yeux, serrant contre sa poitrine une enveloppe épaisse. Elle se tut l'espace d'une seconde, le temps de promener un regard désolé sur le corps longiligne de son locataire.

– Vous avez l'air épuisé, dit-elle finalement. Vous feriez mieux de vous coucher de bonne heure, ce soir. Vous travaillez à votre fameux premier roman, n'est-ce pas ? Je suis sûre que vous nous écrivez là une grande œuvre, mais il faut aussi veiller à votre santé.

Hans poussa un soupir, qui se matérialisa dans l'air froid de la chambre. Aurait-il le cœur d'avouer à son unique admiratrice qu'il n'avait pas produit, depuis des semaines, une seule ligne dont il fût satisfait et qu'à présent il n'en pouvait plus ?

– Je ne vais pas pouvoir garder la chambre le mois prochain, commença-t-il.

La brave femme ne lui laissa pas le temps de finir :

– Ne vous préoccupez point si vous n’avez pas de quoi payer. Je vous ferai crédit. Je vous aime bien, vous savez.

Elle sembla soudain se souvenir de l’enveloppe.

– J’oubliais : quelqu’un a apporté ceci pour vous. Qui sait, c’est peut-être un contrat d’édition ? Ou même plusieurs, car ça pèse sacrément lourd !

Elle cligna de l’œil en souriant, remit l’enveloppe à Hans, puis disparut dans la cage d’escalier.

Le jeune homme demeura un instant immobile sur le pas de la porte.

Il se sentait vide à l’intérieur.

Il avait l’impression d’être un imposteur, indigne de la confiance que la logeuse plaçait en lui.

Quelque part dans la ville invisible, au fond de la nuit, un cheval poussa un hennissement aigu.

Les yeux de Hans tombèrent sur l’enveloppe pleine à craquer, qu’il serrait toujours entre ses longs doigts bleuis.

*Qui pouvait bien se souvenir de lui dans cet univers anonyme ?*

Pas de timbres, pas de cachet, pas même d’adresse. Juste un nom, le sien, écrit en grosses lettres sur le papier huilé, fait pour résister aux intempéries :

HANS CHRISTIAN ANDERSEN

Tel un automate, il referma la porte et se dirigea vers son bureau. Ses semelles foulèrent, sans qu’il y prît garde, les papiers souillés par l’encre renversée, traçant à travers la pièce une traînée noire.

*Qui pouvait se soucier de son sort dans le brouillard du monde ?*

Il s’assit.

Le rabat de l’enveloppe émit un bruit sec en se déchirant.

*le 21 février 1833*

Il en sortit une liasse de feuilles – non pas dix, non pas vingt, mais au moins une cinquantaine. Cinquante feuilles couvertes d’une écriture fine, qui semblait couler comme l’eau d’un fleuve, onduler comme les vagues d’un océan.

Le jeune homme sentit la tête lui tourner, à voir toutes ces lettres, toutes ces lignes, tout ce plein, lui qui depuis des mois luttait contre l’angoisse de la page blanche. Au bout de quelques instants de vertige, le flou laissa la place au net, les mots prirent un sens.

*Tout ce que vous pensez savoir de moi est faux.*

C’était la première phrase.

Une phrase qui sonnait comme une menace, comme une promesse.

Une phrase qui réveilla le cœur de Hans au creux de sa poitrine glacée, qui enflamma ses souvenirs au fond de son cerveau.



## *La première lettre que reçut Hans*

– Aïe ! dit-il. Quelque chose m'a piqué au cœur, et une poussière m'est entrée dans l'œil.

Elle le prit par le cou, il cligna des yeux ; mais non, on ne voyait rien.

– Je crois que c'est parti, dit-il.

Or il se trompait.

*Un petit garçon et une petite fille,*  
LA REINE DES NEIGES



## LE BONHEUR AU GOÛT DE MIEL

TOUT CE QUE VOUS PENSEZ SAVOIR DE MOI EST FAUX.

Le nom même sous lequel vous me connaissez n'est qu'un mensonge. *Renée, Barbaruna, Gerda* : au cours de ma vie, j'ai porté tant de masques ! Ma chevelure est la seule chose que je n'ai jamais pu dissimuler. Je lui dois le nom qui au fond me convient le mieux. *Blonde*. C'est ainsi que m'appellent ceux qui me sont chers, c'est ainsi que me maudissent ceux qui ont juré ma perte. Vous m'êtes cher, Hans. Et vous êtes l'un des seuls êtres capables de comprendre le récit que je m'appête à faire. Parce que vous ne vous arrêtez pas aux apparences des choses. Parce que vous avez appris à voir au-delà. Parce que vous savez que le monde recèle des merveilles et des horreurs que les gens ordinaires ne soupçonnent pas. Je l'ai deviné dès l'instant où nous nous sommes rencontrés. C'était il y a moins d'un mois, et pourtant il me semble que c'était dans une autre vie. Vous souvenez-vous ? Ce beau dimanche de janvier... Les toits de Copenhague immaculés sous les rayons clairs... La Nouvelle Place Royale envahie par les luges, les traîneaux et les cris des passants... Vous étiez en quête d'inspiration dans la blancheur de la ville, j'y cherchais le repos. Nous nous sommes trouvés, naturellement. Vous m'avez parlé de magie, de sortilèges, des légendes de votre enfance. Que penseriez-vous si je vous avouais que je suis moi-même une légende, porteuse d'une malédiction dont l'origine se perd dans la nuit des temps ?

Vous êtes le seul à qui je puisse dévoiler la vérité, Hans. Vous êtes le seul à qui je la doive. Vous, vous ne me devez rien. Vous avez déjà été si bon pour moi, et je ne veux pas vous entraîner dans un combat qui n'est pas le vôtre. Je n'attends pas de réponse à cette lettre, que je vous écris en français – je maîtrise trop peu votre langue pour rendre justice au passé, et vous lisez suffisamment bien la mienne pour comprendre ces lignes. Je n'ai rien à perdre, si ce n'est votre amitié. J'ose espérer qu'elle résistera aux révélations de ces pages. La vie m'a enseigné que les monstres peuvent parfois faire preuve d'humanité, et que les hommes se révèlent souvent monstrueux.

Je ne suis pas la jeune femme que vous croyez.

Je ne suis pas même femme.

Je suis une force de la nature.

Je suis une animale.

Je suis une fille-ours, la dernière héritière de l'antique lignée des Berserkers, une race de guerriers mythiques aux confins de l'humain et de la bête – les plus féroces créatures que le monde ait jamais connues. Depuis mon enfance dans les ombres du couvent Sainte-Ursule, en Lorraine, jusqu'au seuil de l'âge adulte, mon existence n'a été qu'une longue attente. Une hibernation. À présent, je n'ai plus la patience d'attendre.

Je n'ai plus que la fureur.

La rage.

Ce que le destin a donné, il l'a repris. Les hommes avec toute leur philosophie peuvent peut-être se résoudre à cette chose qu'ils appellent « fatalité », mais les bêtes telles que moi ne le peuvent pas. Il est des pâtures auxquelles les animaux ne renoncent jamais après s'en être délectés une seule fois. Le destin m'a fait goûter au bonheur. Sa saveur de miel imprégnera toujours ma bouche. Toute autre nourriture désormais me semblera avoir l'amertume de la mort.

Je veux parler du bonheur véritable, absolu, celui qui

éclipse tout et semble fait pour durer éternellement. Il a fini pourtant, comme fanent les roses, au terme d'un seul été. Où commencer mon récit ? Sans doute à la fin de cette saison magnifique, plusieurs mois avant de vous rencontrer, au dernier jour de ma retraite sur cette île sans nom que je croyais ne jamais devoir quitter. Je m'en souviens comme si c'était hier. La journée avait été splendide, sans un nuage dans le ciel. En cette fin d'après-midi, chaque chose avait revêtu comme une peau d'or vibrante.

Il était là, au pied de l'arbre, comme s'il devait rester à mes côtés pour toujours.

*Gaspard.*

« Blonde, fais attention !

– Ne t'inquiète pas, j'ai la situation bien en main. »

À dire vrai, la branche à laquelle je me cramponnais était la seule chose que j'avais en main, mais je ne m'en souciais guère. J'étais soûle – soûle de soleil, de joie, de sentir sur moi le regard inquiet de Gaspard. Le bourdonnement des abeilles sauvages contribuait sans doute aussi à mon ivresse. Elles avaient repéré l'intruse qui s'approchait de leur nid suspendu en haut du bouleau, une chemise d'homme nouée autour de la tête en guise de protection.

Je me tordis l'épaule pour attraper la poignée d'herbes sèches que Gaspard avait réussi à enflammer. À moitié consumée, cette torche de fortune libérait une fumée grise qui piquait la gorge et irritait les yeux. Je la brandis vers le nid, plissant les paupières à travers mon turban. Gaspard avait voulu monter à ma place, mais je ne l'avais pas laissé faire. C'était moi qui avais besoin de ce miel : j'estimais que c'était à moi d'aller le chercher.

« Je ne vous veux aucun mal, petites ouvrières... »

J'approchai la torche au plus près de la boule bourdonnante, puis je lâchai brusquement la branche pour introduire ma

seconde main dans le nid et attraper un rayon. Il se détacha aussi facilement qu'un fruit attendant d'être cueilli.

« Ça y est ! Ce n'était pas si diffici... oh ! »

À peine avais-je écarté le brandon que les abeilles, un instant chassées, refluèrent vers moi, telle une volée de grenaille.

La torche s'échappa de ma main.

Mes cuisses glissèrent sur le tronc.

La chemise s'envola au-dessus de ma tête.

Le cri de Gaspard vrilla mes oreilles : « Blooonde ! »

Je tombai...

... pour atterrir dans ses bras. La torche s'éteignit en touchant le sol ; tout là-haut, dans les hauteurs de l'arbre, les abeilles regagnèrent leur demeure en vrombissant d'indignation.

« Bien joué, petite oursonne ! » s'exclama mon compagnon d'un air narquois.

Ses grands yeux bruns plongeaient dans les miens. Le soleil de la fin d'après-midi faisait briller comme du cuivre ses cheveux mêlés aux brins d'herbe brûlés.

« Le rayon, je l'ai laissé tomber... »

J'étais furieuse de ma maladresse, sans doute un peu vexée aussi.

« Dépose-moi par terre, s'il te plaît.

– Impossible.

– Gaspard !

– Impossible, te dis-je : tu me colles à la peau. »

Alors seulement, je me rendis compte que le rayon volé aux abeilles s'était écrasé entre nos deux corps, le torse nu de Gaspard contre la fine étoffe de ma robe.

« Je crois que je ne vais jamais plus pouvoir te lâcher », affirma Gaspard en souriant.

Ainsi m'emmena-t-il à travers la lande. Mes protestations ne tardèrent pas à se changer en fou rire, et Gaspard se mit à rire lui aussi, et toute la nature avec nous. L'odeur sucrée du miel nous